Document generated on 07/15/2025 9:10 a.m.

Anthropologie et Sociétés

Richard PRICE, *Le bagnard et le colonel*. Traduit de l'anglais par Sally Price. Paris, Presses Universitaires de France, coll. Ethnologies, 2000, 236 p., bibliogr., illustr.

Raymond Massé

Volume 27, Number 1, 2003

Le religieux en mouvement

URI: https://id.erudit.org/iderudit/007017ar
DOI: https://doi.org/10.7202/007017ar

See table of contents

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)
1703-7921 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Massé, R. (2003). Review of [Richard PRICE, *Le bagnard et le colonel*. Traduit de l'anglais par Sally Price. Paris, Presses Universitaires de France, coll. Ethnologies, 2000, 236 p., bibliogr., illustr.] *Anthropologie et Sociétés*, *27*(1), 220–221. https://doi.org/10.7202/007017ar

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Richard PRICE, *Le bagnard et le colonel*. Traduit de l'anglais par Sally Price. Paris, Presses Universitaires de France, coll. Ethnologies, 2000, 236 p., bibliogr., illustr.

La mémoire est douée pour l'oubli. Il en va de même pour la mémoire collective, et ce tout particulièrement en contexte postcolonial. Le bel ouvrage de Richard Price se consacre à l'oubli sélectif des Antillais pour leur passé colonial. À partir de l'oubli manifesté par les Martiniquais face à un événement politique et à un personnage marginal du Sud de l'île, Price essaie de comprendre les facteurs qui expliquent un talent certain pour la mise aux oubliettes par les collectivités locales et nationales d'événements du passé récent qui, pourtant (mais peut-être aussi surtout à cause de cela), constituent d'importants révélateurs des rapports sociaux conflictuels. Ce livre devient alors un essai sur une sorte d'« amnésie collective » qui donne raison aux intellectuels antillais tels Glissant, Lamming, Naipaul, Walcott et autres dans leur dénonciation de l'influence de l'éducation coloniale qui dépouilla le peuple de toute conscience de soi.

C'est à une analyse historique originale de l'évolution de la société martiniquaise que nous convie Richard Price, analyse qui passe par un détour intéressant : une ethnographie de Petite Anse, village de pêcheurs de la commune du Diamant où Richard et Sally Price vécurent plusieurs années. Mais ici, ce ne sont plus les grands événements historiques ni les grands personnages politiques qui sont objets d'étude. Price concentre d'abord son attention sur un événement somme toute sans grande conséquence, une manifestation électorale populaire qui eut pour théâtre la commune du Diamant en 1925, réprimée dans le sang par la police ; il se penche ensuite sur un personnage tout à fait marginal (le bagnard Médard Aribot) qui verra sa vie évoluer entre le vol, la prison et une vie d'ermite dans des coins reculés du Sud de l'île. Cet événement et ce personnage sont traités comme éléments emblématiques des rapports coloniaux. D'un côté, les élections municipales de 1925 opposent au Diamant un socialiste martiniquais local à un béké (blanc créole) étranger à la commune mais propriétaire de l'usine à sucre. Dans le contexte d'un discours colonial sur la non-qualification des Antillais comme électeurs, d'intimidation policière et de trucages des bulletins de votes, une manifestation d'électeurs le jour du scrutin se termine par une fusillade et la mort de dix citoyens dont celle du candidat béké. Médard Aribot, de son côté, est une sorte de figure emblématique du *marron*, esclave révolté qui s'enfuit de la plantation pour vivre caché dans la forêt. Médard est l'incarnation de la révolte douce : possédant une force quasi surhumaine, une sorte de génie artistique naïf exprimé dans la sculpture, flirtant avec la folie, il incarne le rapport entre la marginalité et le colonialisme. Volant de la nourriture et des équipements aux riches dans les plantations, il fut emprisonné une première fois en 1927, dut quitter sa commune natale pour le Nord de l'île, puis passa plusieurs années de sa vie en prison en Guyane avant de revenir à son île natale. Price montre de quelle façon Médard devint acteur dans un théâtre de la folie douce et de la marginalité, incarnation d'un esprit carnavalesque qui se rit du colonisateur, et comment il eut somme toute le dernier mot, tout en faisant miroir au colonialisme. Médard meurt en 1973 après avoir vécu des années dans une petite maison de bois qu'il fabriqua et peignit de couleurs vives. Cette petite maison abandonnée par la suite fut récupérée par certains qui la transportèrent en bordure d'une route principale du Sud de l'île. Cette maison devint un emblème de la Martinique, et sa photo fut reproduite dans plusieurs guides touristiques, sur des cartes postales et des costumes de carnaval.

La seconde partie de son ouvrage vise à « éclaircir comment un emblème important de la répression coloniale s'est transformé, dans l'espace de vingt ans, en image pittoresque et anodine ornant la couverture du Guide Gallimard de la Martinique » (p. 107). Price inscrit alors la tendance des pêcheurs du Sud de l'île à oublier la mémoire de Médard dans la mouvance des intellectuels martiniquais contemporains ; ces derniers se livreraient à un « révisionnisme historique » qui pousse ces créolistes à magnifier les esclaves des plantations et à remplacer le *marron* par le conteur, ce « marqueur de paroles » comme figure héroïque par excellence. Se laissant prendre au piège d'un discours postmoderne, les promoteurs d'une vision culturaliste de l'histoire du monde créole tomberaient dans une approche patrimoniale proche de la « mise-en-musée et de la folklorisation » (p. 162). La charge de Price contre l'un des chantres de cette créolité de la parole qu'est Patrick Chamoiseau, pour abusive qu'elle soit, a le mérite de replacer dans une perspective critique le discours dominant sur la créolité et le « programme créoliste de l'histoire » (p. 150). Dans un mélange de genres novateur, mariant texte ethnographique, conte, roman, essai et critique théorique, l'auteur jette un regard neuf sur l'influence insidieuse qu'aura le colonialisme sur la mise en veilleuse du devoir de mémoire.

Raymond Massé
Département d'anthropologie
Université Laval
Québec (Québec) G1K 7P4
Canada

NASH June C., *Mayan Vision. The Quest for Autonomy in an Age of Globalization*. New York et Londres, Routledge, 2001, 302 p., photogr., réf., index.

Voici un livre qui porte sur la vision maya certes, mais aussi sur la critique des modèles utilisés par les anthropologues pour parler du changement social et des mouvements indigènes. Les événements et les processus complexes qui ont lieu au Mexique sont une occasion pour l'auteure de remettre en question les approches anthropologiques. La perspective de June Nash, on le sait, combine l'ethnographie, l'approche critique et l'engagement avec les sujets de la recherche. La vision maya dont elle nous entretient dans ce livre est essentiellement celle des Mayas du Chiapas où elle a fait du terrain à la fin des années 1960 et où elle est retournée régulièrement à partir de 1987. Elle a donc été un témoin privilégié des changements qui se sont produits dans cet État du Mexique méridional, non seulement de la spectaculaire insurrection zapatiste, mais aussi et surtout de l'émergence du mouvement indigène de résistance qui l'a précédé et des développements qui ont suivi l'insurrection à ce jour.

Un des objectifs du livre est justement de reconsidérer les modèles anthropologiques qui ont prévalu ces trente dernières années et de réitérer l'importance de faire une ethnographie de la globalité au sein même du local. Elle insiste sur « la globalisation du sujet de l'ethnologie ». Le sujet de ce livre est bien sûr le mouvement indigène chiapanèque et sa quête d'autonomie. L'auteure campe ce mouvement dans l'histoire tout en soulignant la lutte des indigènes pour leur survie en tant que groupe culturel distinct et tout en remettant en question le romantisme qui marque souvent les travaux portant sur cette question. Selon elle,